Que la montagne reste longtemps sous la neige

Il n'était résolument pas de ceux-là qui, l'hiver, ne souhaitent qu'une chose, que le printemps arrive. Et qui aussi, pour une petite rebuse, un retour des journées blanches, vous font de la déprime et gémissent sur le temps qu'il fait. Bien sûr, ceux-là ne pensent qu'à la route. Mais peut-être qu'il faut néanmoins les comprendre. Et puis les oublier.

Dans cette ambiance des hauts où tu retrouves les vieux chalets. Seul. Mais si bien, seul. Avec tes pensées. Avec cette notion que tu entretiens avec une patience rare, comme aussi avec une volupté étonnante et incompréhensible, du temps. Tu temps qui passe, du temps qui fuit, de tes anciens temps où tu suivais les mêmes chemins. Des temps à venir où tu envisages des orages. Mais pourvu qu'il y ait toujours des nuages, après tout, et qu'ils déversent toujours aussi chaque hiver revenu des tonnes de neige sur les forêts afin que celles-ci retrouvent non seulement cette couche protectrice et si désirable, mais aussi cette ambiance.

Certes, ici, ce seraient alors les animaux que l'on pourrait plaindre. Qu'ils aient plus de peine non à aller et à venir, mais à trouver leur nourriture. Et pourtant, on sait qu'un hiver particulièrement doux et sans neige ne leur serait pas forcément bon. Il leur faut à eux aussi la lutte, le froid, les difficultés à se nourrir. Bref, tous ces éléments qui les endurcissent et permettent au final à la race de perdurer. Pourvu qu'on ne les dérange pas.

Il avait retrouvé le chalet. Il repensa alors à cet admirable texte qui avait paru dans le journal local dans la première moitié de l'autre siècle, décrivant la magie de l'intérieur d'un tel bâtiment au cœur de l'hiver, alors qu'il a été déserté depuis si longtemps, qu'on pourrait le croire banni des œuvres humaines à perpétuité. Quand celui-ci, découvert au cœur de l'hiver en ces espaces désormais inhospitaliers, est devenu un refuge précieux. Mais plus que cela encore. Un lieu de recueillement, où l'on peut enfin philosopher. Sur son existence, sur la vie en général, sur la marche du monde, et encore et toujours sur ce temps qui passe de manière inexorable et qui nous emportera tous, quelque que soient nos opinions et notre manière de penser. On n'y échappe pas, au temps. C'est un rouleau compresseur. Mais en même temps, et c'est le cas de le dire, qui nous aide à penser et à comprendre que ce que nous vivons ici bas, c'est maintenant qu'il faut le saisir. Pas demain. Et qu'importe si hier nous ne l'avions pas su. L'aujourd'hui qui seul compte, sentir son corps, ses pieds, ses mains, sentir que l'on pense. Et avoir la certitude aussi que cette journée n'a pas fini de nous enrichir. Et que d'autres viendront qui seront pareille à celle-ci.

Le vieux chalet. Aimé plus que de raison. Parce qu'il ne change pas. Parce que l'âme des prédécesseurs est là. Quand il y est rentré et qu'il se tient maintenant au cœur de l'écurie, il les sent. Il les entend. Presque les voit-il. Ils l'accompagnent. Ils ne le laissent jamais seul, et quoique ce soit le silence absolu du chalet, juste un craquement des tôles parce que dehors, malgré le gris

du jour, un rayon de soleil a réussi à percer la masse des nuages et s'est jeté sur l'un des seuls coins de la tôle du toit que le grand « chapeau blanc » a laissé à découvert. C'est le métal qui travaille, se dit-il. Et il le fait naturellement beaucoup plus quand tout le toit est à découvert, que les nuages passent et repassent devant le soleil, et qu'ainsi la température des tôles, et même si c'est une manière infime, change, invitant à ces bruits qui surprennent.

Il aime aller partout, comme s'il devait tout contrôler. C'est vite fait d'ailleurs. Un chalet n'étant pas une maison, quatre pièces dans le bas, deux chambres à l'étage plus le grand galetas où l'on met le foin et la paille.

Il s'arrête aux chambres, c'est là peut-être qu'il retrouve le plus d'intimité. Il regarde les vieilles planches brunies par le temps. Elles ont cette année-ci au moins deux cents ans. Ca compte. Et tous ces gens qui ont passé, qui ne s'interrogent plus sur le temps…. Mais non, le temps, dans leur éternité, ils l'affrontent, maintenant. Pour aller découvrir ce qu'il y a au bout du temps. Dans combien de milliards d'années, dans combien peut-être de milliards de milliards d'années, puisqu'on dit que le monde serait infini, et qu'avant celui que l'on connaît il y en aurait eu d'autres. Et ainsi de suite, remontant justement vers l'infini qui ne sera jamais fini. Tous les temps du monde…

Il écoute non seulement le chalet, mais le temps. Il regarde par la fenêtre. Il voit la grande clairière enneigée. Il fut seul aujourd'hui à la traverser, puisque la neige n'est que de hier. Il a laissé une trace unique.

Il est bien. Il est ainsi accompagné par ses vieux de la vieille qu'en réalité il n'a jamais connus. Il pense. Il regarde. Il touche. Il hume. Il ne laisse aucun sens indifférent dans le vieux chalet. Il y découvre pour la centième fois une ambiance qu'il n'y aurait nulle part ailleurs. Il aime le bois plus que le béton glacé des sols. En bas, à la cuisine où il est redescendu, il farte ses skis à la bougie, puisque dans le bas il n'a rien fait selon son habitude et que tout en montant la neige créait des sabots sous ses skis, qu'il tentait de temps à autre d'éliminer en les faisant glisser sur place. Rien n'y faisait. Il montait ainsi droit contre la pente et il ne reglissait pas.

Pourquoi monter en somme et retrouver des choses que l'on ne connaît que trop bien. Où parmi lesquelles il ne pourrait plus y avoir de découvertes véritables. Il n'en sait rien. Il s'en fiche par ailleurs. Il obéit à des envies qui viennent de l'intérieur, à des pulsions. Il ne sait pas pourquoi. Simplement que les hauts tout à coup l'appellent et le réclament. Alors même que s'il ne montait pas, la nature serait indifférente. Et le chalet aussi. En fait il l'investit d'ondes qu'il est seul à saisir et à comprendre. Elles n'existent peut-être même pas en réalité. Elles sont en lui. Et c'est cela qui compte, en somme.

Oui, il l'aime, le chalet. Il l'aime trop, il le sait. C'est déraisonnable. C'est fou. C'est pathétique. C'est réducteur quelque part aussi peut-être. Qu'à cela ne tienne. A qui aurait-on des comptes à rendre. Du fait aussi de n'être pas comme les autres, de ressentir à sa manière, d'aller son propre chemin. De ne pas se prendre la tête. De ne pas se croire autre que la multitude de ces humains qui

vous accompagnent, pour le meilleur et pour le pire. Qu'il ne comprend pas toujours ainsi qu'il le devrait. Il les voit trop comme une masse immense qui n'agit que selon des pulsions communautaires qui parfois ne sont pas raisonnable ni résonnée. Un individu réfléchit, une masse ne le fait plus, ou d'une manière étrange, parfois dangereuse. Trouble le plus souvent. On ignore les causes profondes.

Mais laisse les dans les bas, puisque toi, tu es dans les hauts. Et seul. Résolument. Quitte le chalet, allez, reprend la piste, et cette fois-ci va, glisse, le fart est bon. Traverse les combes, les forêts, passe près de cette petite cabane sans importance pour voir si elle est toujours debout, si les neiges ne l'ont pas démolie, écrasée, torturée. Mais non, avec sa forme, elle est faite pour résister. Résiste !!! Et c'est bon que les choses ne meurent pas toutes pendant l'hiver. Que l'on pourra retrouver au printemps, avec un ciel autre, avec des bruits qui ne sont plus les mêmes. Une ambiance différente. Et par conséquent des pensées elles aussi qui ne sauraient plus être les mêmes.

Et voilà, bientôt tu es redescendu sur le village. Mais non pas sans t'arrêter une nouvelle fois devant cet autre chalet qui te rappelle ce que fut autrefois une collectivité. Qui n'est plus, ou plus que l'ombre d'elle-même. C'est ainsi. Les choses changent. Elles changeront toujours. Ce qui est aujourd'hui demain n'existera plus. Que le soleil qui poursuit sa route dans le ciel, immuable. Et c'est tant mieux !

Le chemin est vierge de toutes traces.

Là-bas est une vaste combe. Non, ces deux arbres du milieu, il ne fallait décidemment pas les couper.

Il est là, le vieux chalet. Il n’a pas bougé d’un poil ! Et son capuchon de neige pourrait être dix fois plus lourd qu’il en serait de même.

Ce qui importe, en fait, ce sont les petits éléments d’une construction plus vaste. Il faut savoir les découvrir et les admirer.

Une ambiance. Et c’est là précisément que les anciens, ils reviennent pour vous toucher la main. Salut ! Salut ! Ca va dans ton monde ? Parfaitement. Et dans le tien, que penses-tu encore y faire pour les quelques années qui te restent. Continuer à déraisonner de la sorte ?

Une chambre à lait où il n’y aura peut-être plus jamais de lait !

Tu regardes par la fenêtre la grande clairière qu'il y a devant le chalet et où personne avant toi ce jour-là n'avait tracé sa piste. C'est si beau la neige vierge. La salit-on par son passage égoïste ?

Le vieux berger veille sur son ancienne chambre qu'il a désertée il y aura trente ans bientôt.

C’est ici même que l’on est bien !

C’est ici même aussi que la chasse au trésor a passé. Mais alors il faisait nuit, et l’homme lisait son parchemin à la lueur d’un ancienne lampe à pétrole.

L’hiver 2016 se sera tout de même donné d’une manière acceptable, outre que le lac de Joux n’a pas gelé !

Quelque chose que l’on ne pourra jamais voir qu’aux Charbonnières : une Palestine enneigée !

Le chalet – texte paru dans la Feuille d'Avis de la Vallée le 27/11/1923

Gentiment blotti au pied du grand rocher que domine la belle croupe blanche, le vieux chalet s'endort…

Novembre est venu et la première neige a fait plus blanc le géant là-haut, recouvrant de son manteau les pentes, tout près.

Depuis quarante jours les belles vaches brunes ou tachetées sont descendues dans la vallée, abandonnant pour de longs mois l'alpage aux herbages odorants.

Puis les bergers sont remontés, ont emporté les ustensiles de laiterie, bancs grossiers, outils divers et les fromages aussi…

Maintenant, le voilà seul, le vieux logis rustique que les ans ont noirci ! Tout seul, perdu là-haut !

Peut-être un jour, remontant péniblement le crêt voisin, un skieur fatigué, surpris par la bourrasque et la nuit, s'en viendra-t-il chercher asile sous son toit hospitalier.

Il me souvient d'une de ces haltes imprévues et jamais je n'en oublierai le charme.

La journée s'était faite rude et la bise sur le sommet vaincu soufflait bien fort, gerçant les lèvres, rendant les membres gourds…

En bas, la nuit doucement enveloppait la grande nature silencieuse ; seul le sommet, tout là-haut, émergeait de l'ombre sa superbe coupole neigeuse délicatement auréolée par les derniers reflets du couchant.

Combien fut douce cette arrivée dans la vieille cuisine.

Pas luxueuse, la pièce, avec son plancher de grosses pierres rugueuses, ses solives noircies par la fumée et les ans, supportant les bardeaux vieillots mais solides encore.

Pas luxueuse, non ! mais combien confortable quand sur l'âtre brille une flamme claire.

Un vieux bassin de bois sert de siège, et pendant que se prépare le repas, alors que les membres doucement se détendent à la chaleur du foyer, qu'il fait bon rêver !

Dehors, la nuit s'est faite complète, seule la bise de sa voix rageuse trouble le silence de la montagne.

La lumière maigre d'une lanterne, aidée par la pâle lueur de la braise, éclaire le logis, donnant aux choses des formes indistinctes et troublantes… Et le servant du chalet, accroupi quelque part là-haut sur les grosses poutres, doit grimacer bien fort en se moquant de ces intrus tardifs !

Oh oui, qu'il fait bon rêver et comme trotte la pensée !... Merveilleux tableaux des choses vues, étrange amalgame de sommets altiers, de sombres baumes ; paisibles regards sur les pâturages.

Tout cela ! C'était hier, c'était pour toi, mon cher chalet, les beaux jours de l'été.

Maintenant, le grand linceul hivernal s'est abattu sur tes épaules et ton toit ne se distingue plus au milieu du paysage immaculé.

Dors, vieux solitaire ! Rêve à ton tour à la belle montagne blanche ! Rêve au grand sommet qui te garde.

Dors paisible en attendant le renouveau et que le Maître, qui créa les montagnes, te garde et te protège.

Note : ce texte absolument magnifique, passé inaperçu parmi la profusion des articles publiés semaine après semaine, année après année, par notre bonne vieille FAVJ, méritait pleinement de trouver sa place ici. Il illustre en un raccourci extraordinaire tout le charme et toute la magie aussi que distillent ces vieilles bâtisses perdues dans la montagne et alors qu'elles ont été abandonnées par l'homme qui, s'il y revient, ce ne sera que pour quelques heures, le temps de se reprendre et de manger une morce, à la limite de passer une nuit, mais alors, dans la froidure des lieux, dans un vieux lit ou sur le foin ou la paille, si l'on n'est équipé façon moderne, c'est-à-dire avec couverture et sac de couchage, ce sera plus un cauchemar qu'une véritable joie.

Le texte ne fut malheureusement pas signé. Nous nous sommes permis une ou deux retouches de ponctuation. Celle-ci, finalement, pouvant être diversement interprétée selon que l'on veuille obtenir tel ou tel rythme des phrases, par conséquent du texte tout entier.

Ci-dessous la version originale de ce texte destiné à retrouver par cette double reproduction une nouvelle jeunesse, et un retour définitif, nous l'espérons dans la matière littéraire combière mise à disposition.